

à Pierre se tromper d'adresse, Mme Audran ne devant avoir, de sa place, aucun rapport avec Smoke.

—Madame, d'ailleurs, n'avait pas l'air effrayé le moins du monde, elle paraissait ravie de sa promenade, au contraire ; avec une parfaite liberté d'esprit, elle admirait en même temps Smoke et le paysage, les nuages dans le ciel et les arbres sur la route, disant mille riens et s'interrompant à tout propos pour écouter le chant d'un oiseau, la roue d'un moulin ou simplement pour aspirer à longue haleine l'air pur du matin, et Pierre, de plus en plus satisfait des allures de sa locataire, se disait tout bas "qu'il en ferait quelque chose," que cela plût ou non à la farouche Barbe-Bleue et sentait peu à peu se dissiper sa mélancolie lorsque, justement, Mme Audran parut s'apercevoir qu'il n'était pas dans son assiette.

Une fois ou deux, au début de la course, il avait fait, à une question, bien simple pourtant, une réponse saugrenue ; puis, symptôme plus grave, il avait baillé deux ou trois fois derrière ses gants : aussi tout en causant, et sans en avoir l'air, sa voisine l'avait-elle observé furtivement, à travers ses lunettes noires d'abord, puis enfin, et pour plus de sûreté, sans ses lunettes, et remarquant alors qu'il avait les yeux battus et les joues moins roses que d'habitude, elle risqua une question :

—Avez-vous mal dormi ? demanda-t-elle doucement.

—Moi ?... fit-il avec embarras, mais non... c'est à dire... Je me suis couché très tard !

—Aussi avez-vous encore sommeil, dit la vieille dame, les longues veilles sont mauvaises à votre âge.

—Peut-être ! fit-il vaguement, puis, se sentant observé :

—Mais, bah !... reprit-il avec entrain, je me rattraperai ce soir, en attendant j'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

Il y avait quelque chose, c'était bien évident, mais il était non moins évident que Pierre n'en voulait rien dire et, discrètement, la vieille dame remit ses lunettes, décidée à ne pas insister.

—Et même, continua Pierre en frottant d'un doigt vigoureux ses paupières gonflées, j'ai quelque chose à vous demander...

Cette fois, son entrain devenait réel, car le sujet lui tenait au cœur. Au milieu de ses gros soucis de son chagrin même de la veille, il n'avait pas oublié son projet d'initier sa locataire aux plaisirs du canotage, et de lui donner la jouissance d'un des bateaux ; non pas le skiff, c'était impossible, mais il avait mieux ! Il avait un autre bateau dans lequel une dame pourrait se risquer sans danger... relativement, et voyant, ce matin, Mme Audran si brave dans la petite charrette, il revenait à son idée avec enthousiasme. Le bateau, hors d'usage depuis l'acquisition du skiff, n'était plus présentable, mais une couche de peinture le remettrait à neuf et Pierre, ruminant son projet, cessait de broyer du noir, pour préparer sa palette.

Le bateau serait repeint en blanc, sa couleur primitive... c'était joli et gai dans la verdure... le nom se détachant en rouge, mais non plus l'ancien nom "Perrot". Il le rebaptiserait.

Si vieux qu'on soit, on a un nom de baptême, bien qu'il arrive, à mesure que les contemporains disparaissent, à n'être plus prononcé... Mme Audran serait la marraine !

Tout à son plan, il était redevenu silencieux, oubliant la phrase commencée, mais la future marraine ne s'en étonna pas ; pourtant, comme le silence se prolongeait outre mesure, elle lui toucha enfin le bras :

—Vous aviez quelque chose à me demander, dit-elle en riant ; j'attends... prête à répondre.

—Ah ! oui, fit-il, je voulais vous demander votre nom.

—Mon nom ?... Elle s'était déclarée prête à répondre et, pourtant, c'est tout ce qu'elle peut dire, d'abord ; ses lèvres restèrent entr'ouvertes par le même sourire, mais Pierre se demanda pourquoi elles devenaient si blanches.

—Mon nom !... répéta-t-elle enfin, pourquoi ? Vous le savez !...

—Mais non, dit-il simplement, je ne connais pas votre nom de baptême.

—Ah !... fit-elle alors, et ce : Ah ! souleva sa poitrine comme un soupir. Et bien ! vous le savez aussi sans vous en douter... ou, du moins, c'est un nom qui vous est familier... celui de votre sœur... Marguerite !

Elle dit cela toute d'une haleine, parlant avec une volubilité qui ne lui était pas habituelle, comme pour rattraper le temps perdu, comme pour faire oublier son hésitation du premier moment.

Mais c'était se donner une peine inutile ! Martel n'était pas là pour souffler à l'oreille de Pierre ses soupçons sur l'étrangère, sur les fameux mystères qui devaient se découvrir un beau jour, et Pierre, nature confiante s'il en fût, avait oublié tout cela.

Quelquefois, à la vérité, les façons de Mme Audran l'avaient un peu surpris ; mais, dès la première rencontre, il avait pu étudier son sujet et, maintenant, il connaissait bien la vieille dame et, sagement, mettait tout ce qu'il ne comprenait pas sur le compte des nerfs. Elle était brave pour bien des choses, mais dans certains cas, elle avait, pensait-il, des soubresauts inattendus et inexplicables ! Le mieux était de ne pas s'y arrêter, puisqu'elle se calmait d'elle-même, sans flacon de sels et sans embarras.

Pierre avait donc écouté la réponse de Mme Audran sans arrière-pensée et maintenant, désappointé seulement, il répétait tout haut :

—Deux "Marguerite", c'est impossible !

Mais, quand il eut expliqué l'affaire à Mme Audran, tout s'arrangea, et Pierre monta tout d'un coup au septième ciel !

Très reconnaissante de son attention pour elle, elle assura que le canotage avait été le rêve de sa jeunesse et que, même à présent, elle s'amuserait encore beaucoup, et n'aurait pas du tout peur dans un bateau dont il serait le pilote ; très visiblement flattée aussi d'être choisie pour marraine, elle déclara ensuite que pour rien au monde, elle ne renoncerait à cet honneur.

—J'ai une variante à vous offrir, dit-elle gaiement ; c'est : "Man Ghite," un diminutif de maman Marguerite, le nom que me donnait, en pension, la fillette dont j'étais la petite mère. C'est bien vieux, vous voyez, mais ce nom m'a suivie partout et, pour mes amis, petits et grand, je suis toujours Man Ghite !... Qu'en dites-vous ?

Pierre ne répondit pas tout de suite ; ce n'était plus au bateau qu'il pensait en ce moment.

La tête de côté, il regardait Mme Audran comme s'il la voyait pour la première fois :

—Cela prouve, dit-il naïvement, que vous êtes très bonne et que tout le monde vous aime !

Et, comme elle riait :

—C'est vrai, reprit-il, on n'a de ces petits noms d'amitié que lorsqu'on les mérite.

Et s'échauffant de plus en plus :

—N'est-ce pas ? reprit-il avec conviction, n'est ce pas que vous savez être une vraie amie, sincère et indulgente en même temps, sûre, dévoué, et solide au poste dans les grandes occasions !

Mme Audran était-elle tout cela ? c'est possible ; ce qui est certain, c'est que par ce mot "solide au poste" Pierre lui exprimait, en son style de collégien, la plus haute opinion qu'il pût se faire de quelqu'un. Mme Audran avait le don des langues, et comprenait merveilleusement les choses ! Elle sentit la valeur de cet hommage, et le mot lui alla au cœur si vivement que, pour sa peine, elle embrassa le collégien !

—Ah ! s'écria-t-il, riant de son bon rire d'enfant, si vous vouliez être un peu ma Man Ghite, à moi aussi !...

Et il la regardait encore, riant toujours, quoique presque timide après ce brusque élan.

Mais elle ne riait pas.

—Mon cher enfant !... murmura-t-elle tous bas, avec une sorte de ferveur.

Pierre n'eut pas d'autre réponse, mais il n'osa plus parler. Quelque chose, dans cette voix, lui rappelait sa première entrevue avec la vieille dame ; comme alors, sa tête s'était penchée tout à coup, ses lèvres tremblèrent, sa main s'appuya sur l'épaule de Pierre. Mais ce ne fut que pour un instant ; presque aussitôt, se redressant :

—Prenez garde ! reprit-elle avec animation, vous ne savez pas ce que vous demandez : Man Ghite a

toujours eu son franc parler, et je ne serai pas une bonne maman gâteau.

—Une bonne maman !... répéta Pierre, retrouvant son aplomb, un instant compromis... J'aime mieux que vous soyez mon amie que ma grand'mère !

Mme Audran eut un sourire mystérieux, demi-tendre, demi-malin :

—En général, dit-elle, on ne choisit pas ses parents !... A votre aise pourtant ! Voilà un contrat signé ! Je serai votre amie, quoi qu'il arrive, votre vieille Man Ghite !...

Là dessus, comme ils étaient à l'entrée du village, Man Ghite pria Smoke, poliment, de s'arrêter devant le bureau de poste, et chacun s'en fut à ses affaires.

Une demi-heure plus tard, ils se retrouvaient au lieu du rendez-vous et Pierre, aidé de Mme Audran, rangeait les paquets dans la charrette, quand une voiture déboucha à grand train de la principale rue du village, c'était le phaéton des Fougerets.

Guillaume en manteau de voyage... Martel derrière Guillaume... un gros sac et une valise à côté de Martel. Pierre vit tout cela d'un coup d'œil.

—Guillaume ! s'écria-t-il.

Et, toute affaire cessante, il partit comme un trait, courant à toutes jambes après la voiture.

Il avait à peine vu son tuteur le matin, et c'était devant témoins, quand il faisait à son hôte ses derniers adieux au bas du perron. Lui, déjà sur son siège et tenant les rênes, n'avait pas bougé ; il ne savait donc pas dans quels termes il se trouvait actuellement avec Guillaume, et c'était déjà un souci ; mais que signifiait ce départ ?... Il n'en avait pas été question la veille...

A l'appel de Pierre, cependant, Guillaume s'était retourné, le voyant accourir, avait arrêté ses chevaux. Pierre sauta sur le marchepied :

—Tu pars ?... fit-il haletant ; Guillaume... tu parais... sans rien me dire !...

Ses joues étaient pâles malgré la course, et son regard anxieux ne quittait pas les yeux de son tuteur.

Le voyant ainsi perché, avec cette mine suppliante et malheureuse, Guillaume ne put s'empêcher de sourire.

—Pauvre petit homme ! se dit-il attendri, et, tout haut :

—Imbécile !... répliqua-t-il aussitôt (et Pierre vit avec joie que rien n'était changé dans leurs rapports), pouvais-je courir après toi ? Tu devrais être rentré depuis une heure ; je t'ai attendu aussi longtemps que possible, mais je ne pouvais risquer de manquer mon train !

Pierre fit un signe d'acquiescement, Guillaume était dans son droit.

—Où vas-tu ? demanda-t-il alors.

—A Paris.

—Pour longtemps ?

—Pour quelques jours.

Ce fut tout. Guillaume semblait peu disposé à entrer dans de longues explications.

—Alors, dit Pierre piteusement, je serai rentré au collège quand tu reviendras.

Guillaume examinait avec attention le bout de son fouet :

—C'est probable... fit-il.

Puis, tout à coup, il regarda Pierre en face.

—Si tu veux me faire plaisir, reprit-il brusquement, tu n'iras pas chez Piogé pendant mon absence.

Pierre sauta à bas de son perchoir : il comprenait maintenant la raison de ce départ ! aussi, sans rien demander de plus :

—Adieu, dit-il soudainement.

—Au revoir.

Et Guillaume lui tendit la main.

—Je suis fâché de te laisser seul pour la fin de tes vacances, reprit-il, mais...

Il ne put achever sa phrase, Pierre l'interrompit :

—Oui, oui, fit-il précipitamment, au revoir !...

Il secoua une dernière fois la main de Guillaume avec une chaleur inaccoutumée, puis, reculant d'un pas, pour éviter la roue :

—Sauve-toi, cria-t-il, tu finiras par manquer le train, après tout !

(A suivre)